anks

y
ty

ned

es-

the

ed

e

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

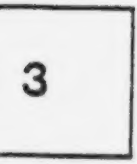
Bibliothèque nationale du Canada

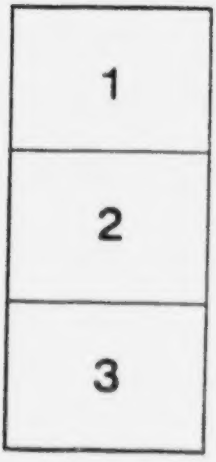
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

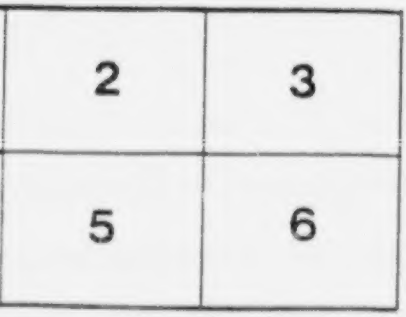
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







ÉDOUARD CHAUVIN

Figurines

S 8505
484
5

« L'ARCHE »

IMPRIMÉ AU *DEVOIR*
MONTRÉAL
1918

FIGURINES

ÉDOUARD CHAUVIN

FIGURINES

— gazettes rimées —

PREMIER MILLE

IMPRIMÉ AU *DEVOIR*
MONTRÉAL

1918

PS85D5
H484
F5

LIMINAIRE

Liminaire

Ces vers sont du quartier latin
Et d'un poète
Qui préfère le ton badin
A l'ode sombre et désuète.

Je n'ai pas eu pour professeur
Un psychologue:
Les grands analystes du cœur
Ont peu de vogue.

[illegible] souffre assez du mal, hélas!
Qui nous arrive.
[illegible] qu'un romantique, au cœur las,
En un sonnet nous le décrive.

D'ailleurs, de voir gémir les gens
Souvent ennuie:
Trop ont les airs décourageants
Des jours de pluie.

Je hais les pleurs in-octavo.
Vive la joie!
Que ton œil rie, que ton cerveau,
Comme un brasier ardent, flamboie!

I

QUARTIER LATIN

Aux Bacheliers

Salut! doctes collégiens,
Gavés des beautés de la Grèce,
Cicéroniens, Virgiliens,
Amants d'Horace et de Lucrèce.

Au diable les Marais Pontins
Et le combat des Thermopyles!
Vive le grand Quartier Latin.
Rêve de vos dortoirs tranquilles!

Parés du titre de B. A.,
Vous maudirez le vieil Ovide;
Vous laisserez, d'un œil béat,
Fuir Iphigénie en Tauride.

Vous oublierez Amaryllis
Et les abeilles de l'Hymette,
Pour dévorer des yeux Phyllis
Qui met du rouge à ses pommettes.

C'est ça, vieux carabin d'un jour,
Souffre que l'araignée agile
De sa toile fasse le tour
Du crâne énorme de Virgile.

Enterre Cicéron phraseur
Au fond d'une vieille valise,
Pour courir chez le confiseur
Croquer du sucre avec Denise.

Admire son chapeau menu,
Tout en buvant une anisette;
Souris par dessus ton menu
A ses jolis yeux de grisette.

Ne mêle pas l'amour de l'Art
Avec le cauchemar du Code:
Pour digérer ta fève au lard
Ça te serait très incommode.

Garde ton idéal bien net
Comme ton plastron de chemise;
Et garde aussi dans ton carnet
Le portrait de quelque Arthémise.

Afin que, serein sous les cieux,
Tu puisses avoir de la femme,
Comme une lumière, ses yeux
Et, comme talisman, son âme.

Fais ton devoir de chaque jour,
Auréolé dans ta besogne
Par un rayon de son amour:
C'est mieux que le meilleur bourgogne!

Rondel

À Roger Mallet

Chapeau blanc et boutons dorés,
Ventre rond comme une galère,
Bâton ferme et cerveau timbré:
C'est la force constabulaire!

Roi du « noli me tangere »,
Intelligence musculaire,
Chapeau blanc et boutons dorés,
Ventre rond comme une galère.

Semblable à l'Hercule sacré,
Devant nos corps moléculaires,
Passe, de bêtise bourré,
Dans la voiture cellulaire,
Chapeau blanc et boutons dorés.

A la Basoche

Aux étudiants de mon temps.

Laisse-moi te chanter, amante
De l'Art, du Code et du Scalpel,
De tous nos cerveaux en tourmente
Le sûr et tranquille archipel.

O promontoire du franc verbe,
Nouveau jardin d'Academus,
De ma prime jeunesse en herbe
Entends les pieux oremus!

Que j'ai passé de belles heures
A me sentir jeune et vantard,
Suivant les cours « sans feu ni feurre »
Où j'étais toujours en retard!

* * *

O les cours dans le froid matin!
Les uns bâillent, les autres dorment,
Sachant devoir être demain
De savants avocats... sous l'orme.

O les cours où, l'air ennuyé,
Le professeur lit et défriche
Le Code vague et embrouillé
Qui fait payer le client riche.

Un basochien qui vient d'Oka
Et sent mauvais — c'est synonyme ! —
Frise, avec des airs délicats,
Un brin de moustache minime

Sapiente université!
— Soit dit sans repentance, —
C'est dans ton sein que j'ai tété
Le lait de la jurisprudence.

Sonnet bachique

à Roland Maillet

Ton rire ensoleillé de notes
Est aussi bruyant qu'un barnum.
Et tes petits yeux de cocotte
Me soûlent plus que ce vieux rhum.

Ton bec sucré que je bécotte
Est un bouquet de géraniums.
Ton minois m'emberlificote.
Tes seins fanés fleurent l'opium.

J'accours... mais tu t'enfuis, frivole!
Mon front de douleur virevole
Et se cogne sur un poteau.

Je vois tourner le réverbère.
Je flirte avec la lune, en-haut,
Dont le gros ventre s'exubère.

Soliloque Matinal

à Léopold Hovié

Ce matin, je me couche avec un air furieux.
J'arrive chiffonné d'un bal cérémonieux
Où les fleurs se vendaient les deux yeux de la tête ;
Où j'ai dansé des waltzs, des fox-trots de tempête,
Où les vierges montraient le haut seul de leurs seins,
Afin de nous donner de fort troublants desseins ;
Où je m'ingurgitai de froides limonades
Et d'où je reviens seul, la tête en marmelade,
Avec un plastron flasque, un faux-col tout mouillé,
Mon gousset au passif, mon bilan embrouillé.

Pendant un mois, grand Dieu! j'engouffrerai des fèves
Pour avoir, un beau soir, voulu des filles d'Ève
Le troublant de leurs seins, la flamme de leurs yeux
Et pour avoir humé le parfum des cheveux...
Me voilà de retour enfin de ce grand monde
Où les blasés vous ont des gueules de Joconde!
Mes pieds serrés font mal dans ces souliers vernis...
Eh bien ! j'en ai soupé ! N, I, ni c'est fini !
Adieu fleurs et parfums, plastrons blancs et corsages!
J'ai trompé le bohème et rotu..er usage
De manger mon pain sec et de faire des vers:
Car la danse embourgeoise et nous met à l'envers.
Rêvasseur de poème et amant de la Muse,
J'ai trahi ma maîtresse avec d'autres méduses..

Pour comble de bêtise, en allant me coucher,
J'ai complété la gaffe en payant un cocher!

O les passés...

O les passés perdus des vieux quartiers latins !
Fumistes à deux sous, échevelés, fôlatres,
Allez-vous-en les bons amis des jours lointains,
Des bérets de velours et des pipes de plâtre!

Le siècle du veau d'or forge des philistins.
La femme, les cafés, les cartes, le théâtre
Ont remplacé les soirs d'étude et les matins
Des bérets de velours et des pipes de plâtre!

Adieu Philippe, Ubald, Roger, Jean, Paul, Victor,
Et toi, Marcel, vieux frère, au style et au cœur d'or,
Amants des bérets noirs et des pipes de plâtre!

O les passés perdus des vieux quartiers latins,
Des bérets de velours et des pipes de plâtre...
Allez-vous-en les vieux, les vieux passés lointains!

II

A « L'ARCHE »

« Nous reverrons le triste temps,
« Qu'on râclait des airs de bohême
« Et rêvions de mansardes blêmes. »

Henry BATAILLE.

Le Bohême

A Ed. H. Paquin

Il a la face toujours blême.
Mais il est très gras en poèmes.

Son pantalon est déchiré
Et ses deux coudes tonsurés.

Son chapeau lui sert de toiture;
Son lit est un lieu de torture.

Il s'appelle roger-bon-temps,
Gousset à plat et cœur content.

Son grenier sale est un Parnasse
Plein de bouquins, de paperasses.

Il aime Bacchus et l'amour
Et tourne bien le calembour.

Pour lui, vouloir payer ses dettes
Est la bêtise la plus bête.

Son cœur est souvent en lambeaux...
Mais il guérit quand il fait beau.

Sa bourse est une « île escarpée »
Où l'or est un conte de fée.

Pensant à rien et mangeant peu,
Il vit et meurt... bah!... comme il peut.

J'ai rêvé d'elle

A Philippe Panneton

Dans mon grenier aux murs gercés,
A la chandelle,
Avec des mots tristes, lassés,
Je parle d'Elle.

Le froid monte par l'escalier,
Par la fenêtre . .
On dirait un bruit de soulier:
C'est vous, peut-être ?

Oh! oui, que tu es bonne, toi,
D'être venue...
Tu ne trouves pas qu'il fait froid...
Tes mains sont nues.

Viens! là, je vais te réchauffer.
Que tu es belle
Ce soir!... Tiens, tu t'es fait coiffer.
Quelle nouvelle?

Non. Ne parle pas. Si tu veux
Oublions l'heure.
Mon front se perd dans tes cheveux...
Comment! tu pleures?

Je baiserai jusqu'à demain
Tes yeux candides...
Mais quoi, je ne sens plus ta main!...
... Ma chambre est vide.

Dans mon grenier aux murs gercés,
A la chandelle,
En un songe triste, lassé,
J'ai rêvé d'Elle.

La tribu des casoars

Ce soir, loin de l'été brûlant,
Assis auprès de la fournaise
Qui me donne un reflet sanglant,
Je songe à la saison mauvaise.
Et mon cœur est un gueux tremblant.

Le « Cerbère » et l'« Homo » s'entêtent
A défricher le jeu des rois,
Le jeu d'échecs —. Moi, ça m'embête.
Par ces temps de guerre on en voit.
Par malheur, trop de ces sornettes!

La lune argente les chromos
Cloués à la muraille blanche.
J'écris, currente calamo,
Des tas de vers en avalanche
Que je débite mot à mot.

La molle chandelle s'écrase;
La cire pend au chandelier
Comme des glaçons du Caucase.
Le vent grimpe par l'escalier,
Mais je me f... de son ukase.

Ses doigts sautillant sur les trous,
Le « Sphinx » joue un air sur sa flûte.
Je scande mes vers en courroux:
Mais, bang! une chaise culbute:
Zut! je mets la Muse à l'écrou.

Le pouls de l'horloge est plus lent:
L'heure doit allonger sa marche.
L'« Hiérophante » est là, ronflant
Sur le meilleur grabat de l'« Arche »...

Et cela se passait en l'an.

NOTE: Le lecteur remarquera, avec effroi!, les noms baroques autant que mystérieux qui se sont glissés dans cette pièce. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'assister à ces galas de l'« Arche », de vivifiante mémoire, seront peut-être heureux de savoir que chaque membre de la « Tribu des Casoars », — société littéraire non moins qu'artistique — est affublé, lors de son initiation dans l'« Arche », d'un pseudonyme symbolique. Il serait peut-être bon, au point de vue historique, de livrer au public les noms des Casoars, au cas où cette race tendrait à disparaître! Ce sont donc: le « Tsé-tsé humanitaire », la « Fourmi savante », l'« Hiérophante essentiel », le « Vibrion sceptique », le « Trombone gallinacé », l'« Homo cavernarum », le « Sphinx d'Halifax », le « Cerbère thésauriseur», le « Diamant natatoire », le « Xiphias édenté » et l'« Icare illuné ».

Chanson des Bohêmes

à Honoré Parent

On nous appelle gens de rien,
Toqués, blasés et grands vauriens,
Mais nous vivons heureux quand même,
A la Bohême.

Nous sommes pauvres en argent,
Mais nous sommes intelligents !
Pour nous l'Art sert de diadème.
A la Bohême.

« L'Arche » est le lieu de nos amours.
Pour nous, c'est notre Luxembourg,
C'est le parrain de nos poèmes,
A la Bohême.

Nos jours sont, des fois, pas mal gris.
Mais on fait des charivaris
Pour éclairer notre front blême.
A la Bohême.

On suit le jeûne avec ardeur;
Par chance on rencontre un noceur.
Mais d'ordinaire on fait carême.
A la Bohême.

Quand on est cassé comme un clou,
Sans gêne, on emprunte cent sous :
C'est toujours le meilleur système,
A la Bohême.

Parfois on tâte de l'amour.
On apprend le truc des mamours;
Mais on ne va pas à l'extrême !
A la Bohême.

D'habitude, ça n'est pas long.
Alors, adieu! les cheveux blonds
Et les parfums de chrysanthème,
A la Bohême.

Mimi printemps

A Mlle Marie D

Le Printemps, en goguette, est entré ce matin
Dans « l'Arche » réveillée à son rire de fille.
Ses blonds cheveux au vent et son cœur qui babille,
La voici ma saison, en robe de satin!

Au diable les soirs gris de mon grenier latin
Bourré de vieux bouquins et poudreux de guenilles!
Je mêle ma chanson aux oiseaux des charmilles,
Je m'emplis le regard de lilas et de thym.

Tends-moi par la fenêtre ouverte, hospitalière,
Tes lèvres de parfum et ton cou de lumière
Et défais ton corsage aux baisers du Zéphir.

Embaume mon taudis de chants, de pâquerettes;
A ton vieil amoureux, viens-t'en conter fleurette
Et remplis-moi les yeux de tes yeux de saphir.

En entendant un graphophone

à Mlle Aline C.

Ce soir, un grinçant graphophone
Joue un air cru de lupanar,
Chez les voisins. Ça me chiffonne
D'entendre ce disque traînard.

Transperçant, quand même, ma chambre
Et transperçant mon cœur aussi,
Cette voix détonne, se cambre,
S'égosille à donner le si.

Et moi qui voulais, ma chérie,
Pendant cette nuit, te chanter
Un tas de folichonneries,
— Histoire de te taquiner —

J'allais te dire combien douce
Est la musique de ta voix,
Comme un ruisseau sur de la mousse
Ou comme un baiser, quelquefois!

J'allais te dire qu'en sourdine
Mon cœur accompagne toujours
Ton petit cœur qui se dandine
Entre la pudeur et l'amour.

J'allais te dire que je rêve
Au froufrou de ton blanc jupon
Qui fait « crich-crich », quand le soulève
Le vent d'automne polisson.

J'allais te dire — oh! tant de choses
Qui bouillent dans mon lourd cerveau:
Mais ce graphophone qui glose
Et braille comme un jeune veau

Éteint en moi la sérénade
Que je voulais t'expédier
Et, le cœur pesant et malade,
Je regagne mon vieux grenier.

III

FIGURINES DU PAVÉ

L'Adonis

[illegible]

On le connaît par pas grand'chose :
Il a sur lui tous ses tiroirs
Et il parfume à l'eau-de-rose
Ses gants couleur d'œuf « au-miroir ».

Il porte des cravates « Tooke »
Et des chemises de chez « Peck »
Il fume dans une chibouque,
Pour faire le snob jusqu'au bec.

Il ne débite que fadaises,
Coups d'encensoir et lieux communs.
Son frac est chic, mais bien niaise
Est sa belle tête d'emprunt.

Il fréquente les grands théâtres;
Il est toqué de l'« Orpheum »,
Où son plastron blanc comme plâtre
Brille plus que son décorum.

Il sait, d'un clin d'œil olympique,
Charmer celles dont les cheveux
Sont du plus beau safran chimique:
— On comprendra, mais si l'on veut —.

Sa voix anglophile soupire
Après Girty, Helen, Ethel,
Dans la langue de Shakespeare
Il lance son galant appel:

« Let us go : it is not too late :
« Come to the « movies », my dear :
« I'll buy you some chocolate . .
« Listen, my heart jumps like a deer ! »

C'est ainsi qu'il passe sa vie,
Toujours beau comme un Phidias,
Mais n'ayant point la moindre envie
D'être moins âne que Midas.

Et ces pauvres petits bonshommes,
Avec la badine à la main,
Nourris de « scopes » et de gomme,
Ce sont nos hommes de demain !

Le gueux

[illegible]

L'orage gronde dans la nuit,
L'eau dégoutte des réverbères.
Je suis un pauvre gueux qui fuit,
Tâchant d'oublier mes misères.

Je n'ai pas dîné, ce midi:
J'ai la figure famélique.
Je traîne mon pied engourdi
Sur le pavé mélancolique.

Je vais, boiteux, exténué,
Le dos rompu, le regard sombre,
Par la tempête bafoué;
Les chiens jappent après mon ombre.

Dans les crevasses du trottoir
Je pense trouver quelque pièce
Qu'un noceur aurait laissé choir,
En revenant un soir d'ivresse.

Des fois, j'aurais voulu voler,
Comme un malfaiteur ou un lâche,
Parce qu'en moi j'entends hurler
Le loup de la faim qui se fâche.

C'est mal; mais de longtemps souffrir
On finit par haïr les hommes.
Le cœur ne sait plus s'attendrir,
C'est la misère qui l'assomme.

Le Philistin

J'ai de l'argent tout plein mes poches,
Je suis courtier et je suis fort,
Je mange, je dors et j'embroche;
Mort, vous mettrez sur une roche:
« Ci-gît, un ventru coffre-fort !»

* * *

L'optimiste

Qu'importe la tombe, je chante
Les jours, la femme et la liqueur.
La vie est rose et pas méchante.
Sur mon tombeau je veux qu'on plante:
« Ci-gît l'éternel Jean Bonheur. »

Le pessimiste

Je n'ai connu que la misère,
J'ai le cœur flasque et alangui;
J'ai le mal d'une belle-mère!
Et puis, je meurs sans avoir ri:
« Ci-gît la louve de Vigny ! »

* * *

Le poète

Je rêve d'éternels poèmes,
Plus forts que le marbre et l'airain!
Je chante l'Idéal que j'aime,
Et je m'en vais le front serein:
« Ci-gît, Muse, un poète blême ! »

Le jeune homme gai

Il était gai, très gai luron!
Il ignorait les airs moroses.
Et il avait la bouche en rond
A force de sourire aux choses.

Il était gai, très gai lurot!
Il avait du feu plein la tête:
Il aimait le vin, mais pas trop,
Et les femmes, aux yeux en fête.

Il était gai, très gai lura!
Fût-il cassé comme une cruche,
A sec comme le Sahara
Et n'y eût-il rien dans sa huche.

Il était gai, très gai luri!
Il était toujours de la noce:
Faut pas mourir sans avoir ri,
Toujours grogner, ça rend féroce.

Il était gai, très gai luré!
S'il fréquentait les sales bouges,
Ce n'était pas pour s'écœurer,
Mais pour brûler sa gaîté rouge.

Il était gai, très gai luru!
Il adorait les marguerites.
Fleurs ou femmes...ça pousse dru!
Et c'était ses deux favorites.

Il était gai, très gai, gai, gai!
L'hiver, l'été, sans différence,
Et mangeait, sans se fatiguer,
Son pain sec et son beurre rance.

Il resta gai jusqu'à la fin!
La mort le prit sans trop de peine,
Persuadé, le cœur serein,
Qu'il allait voir l'île aux Sirènes!

Les Bacchantes

à [illegible]

I

C'est dans quelque quartier fripon
Où la lune fait la grimace,
Des femmes, traînant le jupon,
Passent, les cheveux en filasse.

Un gros cocher, les bras ballants,
Dort sur son siège, dans la brume,
Un réverbère aux reflets blancs
Mire son œil sur le bitume.

Tandis qu'à travers les faubourgs,
S'en vont aux saletés fiévreuses
Des femmes et des hommes lourds
De vin, en soie et en vareuse.

Laissant dépasser leur mollet,
La bouche amère et l'œil sans flamme,
Le teint phtisique et violet,
Le corps défait, l'âme sans âme.

Des roses sont dans leurs cheveux
Dont les corolles effeuillées
Tombent; et le fond de leurs yeux
N'ont que des clartés endeuillées.

Si longtemps elles ont couru
Après le lourd venin des villes
Qu'elles n'ont gardé que le cru
Et le froid des voluptés viles.

Mordant leurs lèvres jusqu'au sang,
Pleines du poison qui les brûle,
Elles ne peuvent vivre sans
Cette boue et cette crapule.

La lèvre peinte de carmin,
Épaves de chairs dégoûtantes,
Faisant de l'œillade aux gamins,
Passent les modernes bacchantes.

A elles

II

Ployant, sous vos râpés corsages,
Vos hanches à des amants soûls
D'un imperturbable visage,
Vous vous donnez pour quelques sous.

Délicieusement féroces,
Fornicatrices de beauté,
Tout ce qu'il y a de plus rosse
Est, pour vous, de la volupté!

Que vos baisers ont de morsures,
Que vos mots bavent de liqueurs!
Que je vous plains, car vos blessures
Saignent jusqu'au fond de vos cœurs!

Un soir, j'ai compris la tristesse
De ce toxique sensuel
Qui, sournois et caché, vous blesse,
Dans vos érotiques duels.

Que je vous plains, prostituées,
Ames en détresses de nuit,
Ames tristes, âmes tuées,
Qu'on devrait fuir... mais que l'on suit.

Que je vous plains, que je vous pleure!
Que je voudrais tant vous sauver,
Vous pour qui l'amour est un leurre,
Vous qui ne savez plus prier...

Printemps urbain

à Eustache Letellier de St-Jean

Le printemps ouvre ma fenêtre
Et me fait son premier clin d'œil.
L'hiver est mort au thermomètre:
La neige veuve pleure, en deuil!

Les oiseaux célèbrent leur fête.
Là-haut, très gais, sur leurs orteils:
Ils se sont tous drogués la tête
Avec un rayon de soleil.

La rue est une immense mare
Où pataugent tous les passants.
Les tramways font un tintamarre
Sur le bitume éclaboussant.

Mais il y a, dans la lumière,
Tant de chaleur et tant de feu
Qu'on divinise cette ornière
Et ces pavés crottés, boueux.

Le tohu-bohu des voitures,
Les cris des petits camelots,
Les moineaux piaillant des toitures,
Les cloches branlant leurs grelots.

Tout cela me vient à l'oreille,
Comme un chant ivre de gaîté.
Tiens! du sud accourt la corneille
Postillon noir du clair été.

Et le square se désendeuille.
L'espoir chante dans les rayons.
L'on voit des petits becs de feuilles
Percer les bourgeons vermillons.

Les filles en chapeaux de paille,
Offrant leur gorge au doux zéphir,
Passent avec leurs airs canailles
Et leurs jolis yeux de saphir,

Tandis que les bachots à canne,
Avec leurs moustaches en crocs,
Leur débitent, comme la manne,
Des compliments très allegros.

IV

FIGURINES SOUS L'ABAT-JOUR

Adieu, notre petite table !

à Mlle C. D.

La mort a passé dans les plats!
Un céleri pique une tête
Dans une tasse à chocolat:
— Dernier monument de la fête. —

Un noyau dur rêve, affaissé
Sur son ventre écailleux et rêche,
Pauvre cœur sec et crevassé,
Triste squelette d'une pêche.

Le thé, remplissant le boudoir
De son oriental arôme,
Est là, stagnant comme un lac noir,
Dedans la théière qui chôme.

Une cigarette s'éteint
Au fond d'une assiette salie
Et, dans les coupes, un vieux vin
Surit avec mélancolie.

Penchant son calice fané,
Une rose blême s'effeuille,
Et son parfum abandonné
Est comme un beau jour qui s'endeuille.

Hélas! la nuit assombrit tout!
L'heure exquise devient souffrance,
Le passé tombe on ne sait où:
C'est le présent qui recommence.

On dirait que meurt pour toujours
Le bonheur quand s'en va la femme.
La chambre voit naître le jour...
Et il fait froid au fond de l'âme!

... Tout s'efface dans le matin:
Les baisers, les brins d'amourettes,
Le rire mousseux du festin,
Les fleurs, le vin, les cigarettes...

La chambre

à Louis Saint-Jacques

Douce ambiance de la chambre
Où flotte une odeur de tabac,
Fumé dans une pipe d'ambre
Au fourneau comme un ventre bas.

Sur le tapis rouge le livre,
Tel un cœur ouvert, abîmé,
Repose, essayant de revivre
Les yeux rêveurs qui l'ont aimé.

Une peinture est une phrase.
La table a ses propos défunts.
Un parfum est dans chaque vase
Qui ravive d'autres parfums.

Les rideaux, paisibles fantômes,
Ont, reflétés par l'abat-jour,
Des profils indécis de mômes
Aux lèvres rouges de l'amour.

Oui, la chambre c'est toute une âme,
Un souvenir triste ou joyeux;
Un ruban rappelle une femme,
Le miroir a connu ses yeux.

C'est le monde de nos pensées,
Des projets de nos lendemains,
Des espérances trépassées
Qu'on tenait, la veille, en nos mains.

On découvre un peu de soi-même
Dans chaque coin, dans chaque pli:
C'est le secret, c'est le poème
De l'âme intime qu'on y lit.

Ah! l'aimer d'une bonté forte,
La bonne chambre, ah! oui, l'aimer.
Car, lorsqu'on en ferme la porte,
C'est son cœur qui reste enfermé.

Nocturne

à Isaïe NANTAIS

J'écoute dans le soir,
—Tous les arbres frissonnent. —
J'écoute dans le soir
Mes désirs qui résonnent.

J'écoute dans mon cœur
Tous les battements d'ailes
De quelque oiseau moqueur
Qui chanterait comme Elle.

J'écoute le jet d'eau
Du square qui verdoie;
J'écoute le jet d'eau
— Et l'or du soir poudroie! —

J'écoute tous les nids
Qui babillent en rêve;
J'écoute tous les nids,
Car la nuit est trop brève.

J'écoute dans nos corps
La même ardeur de vivre.
Il n'est pas jour encor...
Je t'aime et je suis ivre!

Béguin sentimental

Pour tous les béguins que l'auteur
a eus, secrètement !

« Depuis que je vous ai connue »...
— Ce vers est banal, j'en réponds! —
Je rêve, oh! ne dites pas non,
A votre prochaine venue.

Je rêve et j'ai de longs frissons;
Je ne dors plus des nuits entières:
Votre fin minois d'écolière
M'a fait tomber en pâmoison.

J'ai des amours de Bucoliques!
Mon cœur résonne comme un luth,
— Tel celui de Booz et de Ruth,
Aux heureuses moissons bibliques! —

Je rêve à vos douces chansons:
Vous gazouillerez sur la rive
Près des roseaux à la dérive,
Ou près des nids dans les buissons.

Je rêve aux soirs, quand le vent pleure,
Où l'on a besoin de sentir,
Tout près, quelqu'un pour s'y blottir,
Pour oublier le vent et l'heure.

Alors, près de l'abat-jour bleu,
Dans le complet oubli des choses,
Comme le vent berce les roses,
Je bercerai ton corps frileux.

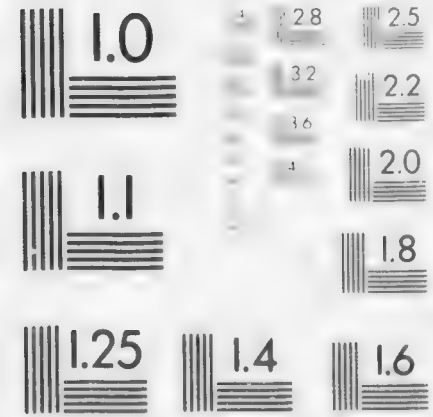
Sur un léger thème qui grise,
Je vous ferai des vers d'amour:
Je serai votre troubadour,
Ce soir-là, vous serez marquise.

Ou bien, frissonnante à mon bras,
Nous irons, au sein des étoiles,
Nous aimer seuls, quand dans ses voiles
La nuit couvrira tout, en bas...

Voilà comment, à ma fenêtre,
— Pardonnez-moi, c'est mon travers, —
J'ai chanté, ce soir, en des vers,
Nos amours de demain, peut-être.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2



APPLIED IMAGE Inc

V

FIGURINES DE COUVENT

Dans un parloir de nonnes

À Ernest Tremblay

Un matin que j'étais entré
Dans un petit parloir de nonnes
Où le soleil s'était cloîtré
Dans de grands rideaux de cretonnes,

Je vis la nudité du mur,
Les petites chaises en ligne,
La table avec son tapis mûr,
Les portraits des saints à l'air digne,

Au fond, le grand tableau d'honneur,
La statuette d'une Vierge,
Un Christ, le front plein de douleur,
Aux pieds duquel s'écrase un cierge.

Dans sa boîte de style ancien
Dort le vieux cœur d'une pendule;
En un coin, veuf de musicien,
Un piano dont le pied bascule...

Et, comme en une vision,
Passaient des petites sœurs, lentes,
Avec des gestes d'onction
Murmurant des choses dolentes.

Tandis que des cantiques vieux
Comme des airs de villanelle,
— J'en ai des larmes dans les yeux —
Venaient du fond de la chapelle...

Et, ce jour-là, j'ai prié Dieu.

Lettre de couvent

À Paul RANGER

Huit heures.

Cher ami,

Je suis
Dans la grande salle d'étude.
Révérende Mère me suit
De ses yeux de sollicitude.

J'ai reçu, le cœur plein d'émoi,
Votre lettre par une élève.
Je l'ai relue une et cent fois,
Au dortoir, et j'ai fait un rêve!...

Demain, Mère Saint-Stanislas
Corrigera nos analyses
Sur Louis Veuillot. Je crains, hélas,
D'avoir écrit bien des sottises.

Oh! je pense à vous très souvent!
On s'amuse dans le grand monde
Hein? C'est ennuyeux le couvent,
Quand on est jeune, aimante et blonde.

Tenez: l'autre jour, en secret,
Mère a visité nos valises;
J'avais caché votre portrait,
Sans cela, j'aurais été prise.

Bon! la cloche vient de sonner.
Mon Dieu! que le temps passe vite
Avec vous!

P. S. — Répondez
Sans faute. Un gros bec.

Marguerite.

VI

FIGURINES PAYSAGISTES

Paysage blanc

à Mlle Cécile P...

Les sillons dorment sous la neige.
La bourrasque siffle en sacrant.
Le grand vent du Nord désagrège
Les bancs de neige dans le « rang ».

A l'horizon des routes blanches,
Se tassent les sapins frileux.
Et l'on n'entend plus sur les branches
Les engueulades des "siffleux".

Les toits dans la campagne morte
Veillent. Le froid cerne la porte.
Et la Grand'Ourse, au firmament,

Là-haut, à cent mille lieues,
Se gèle le bout de la queue,
Sans grogner... éternellement!

Le pauvre moineau

C'était un pauvre et sale oiseau,
Aux maigres ailes dénudées,
Qui barbotait dans le ruisseau,
Ne pouvant atteindre aux nuées.

Son tapis était le pavé.
Il logeait au bord des gouttières.
Ce n'était pas un gros gavé :
Son nid n'avait point de portières.

Il ne savait qu'une chanson
Qui lui causait bien des critiques
De la part de Monsieur Pinson
Qui riait de ses airs rustiques.

Ce n'était pas un orgueilleux,
Il ne suivait jamais la mode:
Toujours rester sale et pouilleux
Ça n'est pas chic, mais c'est commode.

Il ignorait les champs de blé
Et les beaux arbres où l'on chante,
Dans l'épais feuillage assemblés,
Bien loin de la ville méchante.

Désireux d'horizons nouveaux
Et blasé de la vie urbaine,
Il s'en alla par monts, par vaux,
En quête de meilleure aubaine.

Il partit sans revoir son nid,
Sans dire adieu au voisinage
Et, le cœur rempli d'infini,
Il entreprit son grand voyage...

Mais, faible et n'ayant point mangé,
Il tomba mort dans un bois sombre.
L'orage, ayant tout saccagé,
Emporta ses plumes dans l'ombre.

Et son pauvre nid délaissé
Aujourd'hui pend à la gouttière,
Comme un crêpe de trépassé
Pour l'oiseau mort dans la poussière.

Les petites feuilles

à M[illegible]

Oh! les petites feuilles vertes
De tes lèvres ont le velours.
Oui, de tes lèvres entr'ouvertes.
Quand tu souris, ma mie, au jour.

Oh! les petites feuilles frêles
Qui se mettent la bouche en cœur
Pour recevoir les baisers grêles
Des oiseaux et du vent moqueur.

Oh! les petites feuilles folles
Bruissent comme ton jupon,
Quand tu danses, fille frivole,
Le nez en l'air et l'œil fripon.

Oh! les petites feuilles pâles
C'est le miroir de tes yeux pers
Qui châtoient comme des opales
Et mettent mon cœur à l'envers.

Dans la petite feuille pâle
Tu m'as donné tes grands yeux pers
Et je m'en suis fait des opales
Pour égayer mes froids hivers.

Dans la petite feuille folle,
Où scintille une goutte d'eau
Tu m'as donné, fille frivole,
L'âme comme cadeau.

Dans la petite feuille grêle
Tu m'as donné, pour mon vieux cœur,
Un peu de ta jeunesse frêle,
Comme on donne un baiser moqueur.

Dans la petite feuille verte
Tu m'as donné tout le velours,
Oui, de tes lèvres entr'ouvertes,
Lourdes de mes baisers d'amour!

Chantez ! les oiseaux ..

À Bernard Laberon

Chantez, pinsons,
Sur une branche,
A l'aube blanche,
Chantez, pinsons!

Dans les buissons
Où l'ombre penche
Le nid s'épanche!
Et vos chansons,

Bouvreuils et merles,
Ce sont les perles
Des clairs taillis.

Chantez! les feuilles
Entre elles cueillent
Vos gazouillis.

VII

FIGURINES DE POÈTES

Le poète-misère

à Marcel Dubas

Maigre comme un rat de prison,
Le pauvre poète-misère
Était, ce soir, en oraison
Devant sa Muse aventurière.

Sa Muse au bras des troubadours,
Des jouvenceaux du moyen âge,
Des vieux seigneurs aux beaux atours,
Des gueux et des grands personnages,

Des poètes du bon vieux temps:
Marot, Ronsard, Régnier, Malherbe,
Villon, ce bohème épatant,
Rabelais, ce conteur superbe,

Des tristes, des gais amoureux,
Des maraudeurs et des apôtres,
Des petits pierrots malheureux,
Des ironistes,... de tant d'autres...

Il en passa tant devant lui
Qu'il les prit à la dérobée,
Et, durant des jours et des nuits,
Il écrivit une épopée.

Épuisé de ce jet sacré
Et d'une humeur massacrante,
Il s'endormit, l'esprit bourré
De rimes abracadabrantes.

Il s'endormit... Le vent léger
Déshabillait les branches grises...
Toutes les feuilles du verger
Allaient titubant, sous la bise...

Le ciel était comme un caveau
Où l'on dort entouré de cierges...
Un matin, on vit des corbeaux
Dévorer un mort sur la berge.

Le poète divague...

À Joseph-L. Girouard

J'ai pris mon vieux bougon de plâtre,
J'ai pris ma tête entre mes mains,
J'ai pris une flamme dans l'âtre,
J'ai pris un pli de parchemin.

J'ai pris mon glossaire de rimes,
J'ai pris mon gène avec moi,
J'ai pris mon beau glaive d'escrime,
Ma plume, et, le cœur plein d'émoi,

J'ai voulu faire une satire;
Mais, dans ma naïve candeur,
Rêvant d'un poétique empire,
Je n'ai gueulé que des fadeurs!

Je suis triste dans ma chambrette
La nuit endort mon cœur en deuil.
Ma lyre a l'air d'une soubrette
Qui cligne son premier clin d'œil.

En bas, des fugues de musique
Me grisent d'ivresse et de spleen.
Oh! comme je me sens phtisique
A ces accords de Lohengrin!

Ceux qui, le pli moqueur aux lèvres,
Ne peuvent comprendre pourquoi
On peut avoir de telles fièvres
Et, devant le Beau, rester cois;

Ceux qui, jobards et prosaïques,
Ne sont que vulgaires musards,
Pour qui ce sont des archaïques
Que les vers de Pierre Ronsard;

Ceux-là riront de me voir faire
Le philosophe sous les toits,
Me prendront pour un somnifère
Et se diront : « Il est fou, quoi! »

Mais je m'enivre de mon rêve,
J'adore l'éclatante nuit
Qui m'est comme un fulgurant glaive
Qui me donne la verve et luit!

Je chante la folie ardente
De mes strophes dansant en rond!
Je vais d'une allure pédante,
Avec mes vers à la Piron!

J'ai pris quatre grains d'ellébore
Et j'ai relu — sans un remords —
Tout ce qu'a forgé Pythagore,
Et les « Dialogues des Morts ».

Aux coupes d'or j'ai bu la vie,
Si bien que, sens dessus dessous,
Afin d'éteind a folie,
Je m'endormis tout à fait soûl!

Le poète a un ca chemar

Je suis à sec comme un quêteux;
Il est des soirs où rien ne marche.
Pégase est un cheval coûteux:
Noé ne l'a pas mis dans l'arche.

Toi qui méconnais le licou,
Lui dis-je, toi, ma vieille bête,
Qui donc t'a ligoté le cou?
Qui donc t'a fait baisser la tête?

J'étais si heureux avec toi!
Tu m'emmenais dans les nuages;
Je voyais à travers les toits
Sans avoir les frais de péages!

Emporté par ton vol altier,
Je vivais dans l'apothéose;
J'étais des vers l'usufruitier
D'une éternelle emphythéose!

Je regardais en stoïcien
Ce globe qu'on nomme la terre
Qui mettait sur l'i du mot rien
Un point noir, noir comme un cratère.

Contemplateur muet et sourd
Des fourmis que sont tous les hommes,
Je m'enivrais comme un vautour
Du soleil — qui n'est rien, en somme.—

Rien! car tout est rien ici-bas,
Si ce n'est que hochets de gloire
Que Dieu répandit sur nos pas,
Pour la poésie ou l'histoire.

Comme on se sent faible d'en haut!
Coursier, ta course est trop rapide;
Tu fends le vent de ton naseau
Si vite, que je perds la bride.

J'ai peur! je tombe! c'est fini!
Pégase, imbécile! ô ma Muse!...
Je me réveille dans mon lit
Aux cris de : « Debout, vieille buse !»

Le retour

Le vent est tombé sur la mer.
La nuit appelle les étoiles.
Les membres las, le cœur amer,
Près des quais j'ai plié mes voiles.

Pauv're comme un frère convers,
Un soir d'été, j'ai levé l'ancre.
Le vent poussait des paquets verts
Où se reflétait un ciel d'encre.

Je suis parti sans réfléchir
A ce qui me tentait. Mirages:
Chemins que je croyais franchir.
Le fond des yeux rempli d'images.

Mais, ignare et simple escholier,
Comme le rat de La Fontaine,
J'ai voulu voir les hauts glaciers,
Courir au loin la prétantaine,

Dormir en deux dans un tonneau,
Comme mon ami Diogène,
Et, le jour, avec mes fanaux
Chercher quelqu'un qui vaut la peine.

Enfin, j'aurai voulu livrer
Un chef-d'œuvre à ceux de ma race
Plus puissant que l'airain : « aere
Perennius », disait Horace.

Mais je m'arrête: c'est assez.
Pégase a ses fers sur l'enclume:
Il est perclus, il est cassé,
Et sa croupe est blanche d'écume.

Combien en a-t-il parcouru
De monts, d'océans, de nuages!
Et comme mon fouet tombait dru
En labourant ses flancs en nage!

... De nouveau, voici que je pars
Pour d'autres ciels vides d'extase,
L'œil muet, les cheveux épars,
Comme un gueux que la douleur blase.

Déjà l'ombre descend des cieux;
Mais, avant que je disparaisse,
Je veux laisser un chant d'adieu
Aux habits noirs, aux blondes tresses.

J'ai chanté, sincère toujours,
La femme, le vin, la bohême,
Les nuits d'ivresse et les beaux jours:
Car je suis un poète blême.

TABLE

PAGES

LIMINAIRE 9

I

QUARTIER LATIN

AUX BACHELIERS 13
RONDEL 17
A LA BASOCHE 19
SONNET BACHIQUE 23
SOLILOQUE MATINAL 25
O LES PASSÉS 27

II

A « L'ARCHE »

LE BOHÊME 31
J'AI RÊVÉ D'ELLE 33
LA TRIBU DES CASOARS 37
CHANSON DES BOHÊMES 41
MIMI PRINTEMPS 45
EN ENTENDANT UN GRAPHOPHONE 47

III

FIGURINES DU PAVÉ

L'ADONIS 53
LE GUEUX 57
LE PHILISTIN 59

PAGES

L'OPTIMISTE 59
LE PESSIMISTE 60
LE POÈTE 60
LE JEUNE HOMME GAI 61
LES BACCHANTES I 65
A ELLES II 69
PRINTEMPS URBAIN 71

IV

FIGURINES SOUS L'ABAT-JOUR

ADIEU, NOTRE PETITE TABLE! 77
LA CHAMBRE 81
NOCTURNE 85
BÉGUIN SENTIMENTAL 87

V

FIGURINES DE COUVENT

DANS UN PARLOIR DE MONNES 93
LETTRE DE COUVENT 95

VI

FIGURINES PAYSAGISTES

PAYSAGE BLANC 99
LE PAUVRE MOINEAU 101
LES PETITES FEUILLES 105
CHANTEZ! LES OISEAUX 109

VII

FIGURINES DE POÈTES

LE POÈTE-MISÈRE 113
LE POÈTE DIVAGUE 117
LE POÈTE A UN CAUCHEMAR 121
LE RETOUR 125

PAGES

..... 59
..... 60
..... 60
..... 61
..... 65
..... 69
..... 71

..... 77
..... 81
..... 85
..... 87

..... 93
..... 95

..... 99
..... 101
..... 105
..... 109

..... 113
..... 117
..... 121
..... 125